



# L'abîme aux pieds Béant s'ouvre le noir pendant que l'on gravit le versant à pic

**J. Emil Sennewald**

La tête penchée en arrière, le doute circule comme jadis entre les camarades partant gravir le *Mont Analogue*<sup>1</sup>: sommes-nous une compagnie soudée, comme un chœur antique? Pourtant, ce qui nous réunit se déploie devant nos yeux. « Il y aura une ligne de départ, dit Jean-Christophe Norman, là-haut, une ligne droite comme l'horizon que nous ne voyons pas. » De cette ligne part sa marche. Tantôt elle ressemble à une danse, tantôt elle insiste, devient *staccato*. Des lignes mouvantes, rythmées, qui oscillent.

La fréquence de leurs pics, vue d'ici-bas, en fait des vibrations. Celles-ci se réunissent, comme les liens entre nous, donnant lieu à la montée. Il faut rester à ses côtés, ne pas lâcher, jusqu'au bout. Il faudrait en parler, raconter...

Ce que semblait du brouillard se retire à la façon d'une mue, descendue par Jean-Christophe Norman. C'est une *skénè*, au sens de l'arrière-scène du théâtre de Dionysos, sur les flancs de l'Acropole, dans l'Athènes antique. Elle faisait écran au chœur qui y projetait ses héros, déplorait la rage des dieux. L'artiste est « prêt à bondir pour littéralement avaler l'espace ».

Écrire, c'est avaler la langue. Au Moyen Âge les moines, lisaient à haute voix: sur les parchemins, les mots n'étaient pas distingués, ils apparaissaient comme une seule ligne, d'affilée. Cela prenait la forme d'un phylactère sortant de la bouche, de ce trou noir menaçant. Impossible

de dire s'il en sortait ou s'il y entraît. « De récit en récit, de fiction en fiction », un flux constant. *A man of constant sorrow*<sup>2</sup> auquel échappe ce qu'il tient dans la main. Chanté, avalé pour être recraché, pour arriver à l'oreille de l'autre.

Écoutez! Entendez le feutre : Pshhhh-schshhh-zzzz. Puis le bruit des crayons sur les pages de l'*Ulysse*, que Jean-Christophe Norman recouvre de lignes. « Une pratique presque méditative, explique-t-il, une emprise du corps par l'écriture et la mémoire. » Il fait allusion à l'artiste allemande Hanne Darboven, qui déployait ses lignes comme une corde ondulante pour se tenir suspendue au-dessus du gouffre de la raison.

La méditation des moines, leurs voix, nous les retrouvons en tendant l'oreille au mouvement de la ligne. Ce qui visuellement se fond, indiscernable, se fait entendre par le souffle, haletant en montant vers le pic.

Mais quel sommet? Alors qu'il était parti grimper, son écriture le fait descendre. Soudain, nous comprenons que cette montée ouvrira le ciel sous nos pieds. Un ciel noir, l'abîme du creux des traces.

1 René Daumal, *Le Mont Analogue*, Paris, Gallimard, 1952.

2 « Un homme au chagrin constant », chanté par Everett McGill qui incarne Ulysse dans le film de Joel et Ethan Coen *O Brother, Where Art Thou?*, 2000.

« Lenz avançait avec indifférence, sans souci de la route, tantôt montant, tantôt descendant.

Il n'éprouvait aucune fatigue; il lui était seulement parfois désagréable de ne pouvoir marcher sur la tête. »

Georg Büchner, *Lenz* [1839], trad. fr. Auguste Dietrich, Paris, L. Westhauser, 1889

Ces feuilles volantes sont publiées durant la création *in situ* de *Terre à terre* de Jean-Christophe Norman, et régulièrement actualisées. Une édition complète sera présentée lors du vernissage, le 23 juin 2017.

Vendues sur les marchés dès le XII<sup>e</sup> siècle, les feuilles volantes ont été l'un des premiers médias de masse. Avant de prendre leur forme moderne – le tract et le manifeste –, elles colportaient des histoires spectaculaires, des faits divers et curieux. Ce projet réitère cet état d'esprit, en lien avec la démarche de l'artiste, pour rendre compte du processus de son travail.